



22 décembre 2010

Le Collège de France rend hommage à Mme Jacqueline de Romilly décédée ce 18 décembre 2010.

**Vie et travaux de Jacqueline de Romilly
Chaire de la Grèce et la formation de la pensée morale et politique (1973-1984)**

Par le professeur Denis Knoepfler

Titulaire de la chaire *Epigraphie et histoire des cités grecques*

Helléniste de premier plan, Jacqueline de Romilly a été en réalité, chacun en a conscience, beaucoup plus que cela : l'une des très grandes dames de la vie culturelle dans la seconde moitié du XX^e siècle, toutes spécialités et même toutes nationalités confondues. Et cette position très en vue, elle l'a conservée intacte durant toute la première décennie du XXI^e siècle encore, continuant jusqu'à la fin, en dépit des atteintes de l'âge, à publier essai sur essai – sans parler de romans et de nouvelles – à un rythme que l'on serait presque en droit de considérer comme excessif si, derrière cette production destinée surtout, en ces dernières années, au grand public cultivé, il n'y avait le très légitime souci du professeur de revenir, encore et toujours, sur les plus importantes leçons du passé pour assurer la transmission de l'héritage, un souci mêlé d'ailleurs d'une inquiétude croissante, comme on le fera voir au terme de cet hommage.

Citoyenne française et justement fière de l'être, Jacqueline de Romilly fut en même temps, à toutes les étapes de son parcours, extrêmement représentative, nous semble-t-il, de ce que la France peut offrir de meilleur à ceux et à celles qui ambitionnent de rejoindre son élite intellectuelle : née Jacqueline David en 1913, la future Madame de Romilly suit, dans l'entre-deux-guerres, toute la filière de l'école républicaine, en décrochant régulièrement les premiers prix et en occupant infailliblement la première place au classement de sortie, jusqu'à l'agrégation comprise. Puis, au lendemain de la Seconde guerre mondiale, en 1947, elle défend brillamment et publie aussitôt une thèse d'État longuement mûrie, dont le sujet semble de prime abord bien austère pour une helléniste dès alors très consciente du rôle que les femmes seront désormais appelées à jouer : ce sujet, c'est la montée en puissance de la cité d'Athènes dans le monde grec telle que Thucydide – le moins féministe, assurément, des auteurs antiques ! – la met en évidence et l'explique sans la moindre concession à l'anecdotique, qu'il s'agisse d'éphémères combinaisons politiques ou d'intrigues amoureuses. Et fort de ce premier succès ô combien mérité, Jacqueline de Romilly ne tarde pas à devenir, dans le sillage de cette autre helléniste qu'est fondamentalement (ne l'oublions pas) Marguerite Yourcenar, une espèce de porte-parole de la culture en France et dans le monde : n'a-t-elle pas été reçue dans tous les établissements les plus prestigieux de ce pays ? L'Institut de France à travers ses deux plus anciennes académies, la Française à partir de 1980, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dès 1972, le Collège de France où elle aura eu le singulier privilège d'être la première femme à entrer comme professeur titulaire et où elle enseignera dix années durant (1973-1983) avant une longue et active période d'honorariat ; la Sorbonne aussi et d'abord, de 1957 à 1973. Et il est à peine besoin de dire qu'elle a obtenu les plus hautes décorations dans les principaux ordres nationaux, celui de la Légion d'honneur, celui du Mérite, des Arts et des Lettres, et plusieurs autres encore ; à quoi s'est ajoutée, au fil des ans, une foule de distinctions étrangères (au point qu'il serait presque plus aisé de dresser la liste des académies qui n'eurent pas l'occasion de l'accueillir que de donner celle des établissements qui se sont honorés de la compter parmi leurs membres).

Il est bien connu, d'autre part, que si elle a mené un ardent combat en faveur de toutes les composantes de la culture littéraire ou même de la culture tout court – on s'en persuadera en relisant ses méditations sur *L'enseignement en péril* après 1968 et, un peu plus tard, sa *Lettre aux parents sur les choix scolaires* (les deux essais ont été réédités ensemble en 1991) ou, dans un registre moins dramatique, ses chroniques de langue française données à un mensuel féminin largement diffusé (ces alertes billets ont eux aussi été réunis en un volume, joliment intitulé *Dans le jardin des mots*) –, Jacqueline de Romilly fut essentiellement habitée par une passion qui ne s'est jamais démentie ni même essoufflée : celle de la Grèce antique à travers sa langue, sa littérature et, plus généralement, sa civilisation. Parler de « passion » dans son cas n'est nullement exagéré, puisque c'est *pour l'amour du grec*, selon son expression, qu'elle a maintes fois pris la plume et la parole, jusqu'à donner naguère (en l'an 2000) ce titre suggestif à un ouvrage collectif publié par ses soins et ceux du très

regretté Jean-Pierre Vernant, autre grande figure récemment disparue de l'hellénisme français. Que le Collège de France, au début des années soixante-dix (c'est-à-dire au moment où l'illustre épigraphiste et historien du monde grec qu'était Louis Robert allait prendre sa retraite après trente-cinq ans de domination incontestée), ait pu recruter coup sur coup deux hellénistes de cette taille fait véritablement honneur à l'Assemblée des professeurs d'alors, qui sut voir qu'il n'y avait pas là redondance, mais qu'avec l'enseignement dispensé au Collège par de telles personnalités, ce sont des aspects fondamentaux de l'enquête sur les origines et la nature du « miracle grec » qui (de façon remarquablement complémentaire au demeurant) pourraient être présentés au public ; immense privilège que tous les établissements universitaires d'Europe et d'Amérique devaient envier à notre Maison.

Fidèle aux orientations qui, jusque-là, avaient servi de cadre à sa recherche au sein de l'Institut de grec de la Sorbonne, Jacqueline de Romilly donna à la chaire créée pour elle au Collège un intitulé qui définissait bien ses intentions : « La Grèce et la formation de la pensée morale et politique ». Cette réflexion, elle l'avait en effet amorcée - et bien plus que cela, à dire vrai - avec sa thèse retentissante sur *Thucydide et l'impérialisme athénien* (1947) et elle l'avait poursuivie avec un essai plus synthétique sur *Histoire et raison chez Thucydide* (qui a connu trois tirages depuis 1956), en assurant parallèlement, pour la Collection des Universités de France aux Belles Lettres, la traduction de « L'histoire de la guerre du Péloponnèse » (1953-1972) et en assortissant d'une importante introduction l'édition d'un Hérodote et d'un Thucydide en français (traduits en l'occurrence par d'autres qu'elle) dans un très commode volume de la Pléiade (1964). Ce n'est donc pas un hasard si ses premiers cours ici furent l'occasion de revenir sur cette œuvre fascinante entre toutes qu'est le récit par Thucydide d'une guerre pratiquement contemporaine de l'auteur, pour essayer de cerner au plus près la conception que le grand historien athénien avait, par exemple, du pouvoir ou de la justice - aussi souvent bafouée alors qu'aujourd'hui -, de la démocratie telle qu'elle était mise en pratique de son temps à Athènes et, plus généralement, des divers régimes politiques, ou même de certains traits de la vie économique et sociale. De fait, élargissant encore la perspective dans l'un de ses derniers cours, elle a montré que cet auteur, formé lui-même à l'école des sophistes et des premiers théoriciens de la médecine, était, d'une certaine manière, à la source de toutes les sciences humaines. Plus tard (1990), elle fut encore amenée à publier, sous l'égide du Collège, un attachant petit essai sur *La recherche de la vérité chez Thucydide* et, plus récemment encore (2005), son élève Monique Trédé, professeur à l'ENS, eut l'heureuse initiative de réunir en un fort volume la plupart des mémoires consacrés par Jacqueline de Romilly à cet auteur.

Mais ce serait évidemment donner une image bien étriquée de sa production - et d'abord de ses curiosités - que d'enfermer notre collègue dans la critique (si novatrice et abondante qu'elle ait pu être) d'une œuvre unique. En réalité, elle n'eut jamais le sentiment de trahir ce vieux compagnon de route qu'était pour elle Thucydide en tournant son esprit vers d'autres géants de la littérature grecque et en étudiant leur production avec la même sagacité. N'a-t-elle pas manifesté une empathie au moins égale à l'égard du vieil Homère, dont l'œuvre lui a inspiré plusieurs ouvrages (ainsi un « Que sais-je » maintes fois réédité), sans parler du portrait moral, si nuancé, qu'elle a su tracer naguère de l'irréprochable adversaire des Grecs rassemblés devant Troie qu'est Hector, le plus attachant sans doute, parce que le plus humain, des héros homériques, défenseur jusqu'au bout d'une cause qu'il sait d'ores et déjà perdue. Et que dire des Tragiques athéniens, que Jacqueline de Romilly n'a cessé, jusqu'à la fin, d'interroger pour mettre en évidence, à travers les mots utilisés, inventés (ou parfois délibérément évités) par eux, l'évolution des modes de pensée d'Eschyle à Euripide ? Plusieurs années durant, ses cours et ses séminaires du Collège - deux types d'enseignement qui, chez elle, étaient, somme toute, assez peu différenciés, si ce n'est que les seconds lui offraient la possibilité de faire plus de place à la lecture directe des textes grecs - furent consacrés à l'étude du développement des notions morales dans la tragédie, à l'expression de *la crainte et de l'angoisse* ou à *l'évolution du pathétique* - pour reprendre les titres de deux de ses ouvrages -, et cela toujours à partir de l'épopée homérique, référence obligée (en ce domaine aussi sa bibliographie est considérable : on se bornera à citer ici sa synthèse de 1995 intitulée *Tragédies grecques au fil des ans*). C'est ainsi qu'elle étudia le contenu et l'emploi chez les poètes tragiques des mots *éléuthéros, éléuthéria*, « libre, liberté », rencontrant en chemin la notion si importante chez les Hellènes d'« âme divisée » entre des aspirations ou, plus souvent, des devoirs contradictoires. Des thèmes de cette nature l'amenaient tout naturellement à poursuivre son enquête chez les philosophes (même si elle se défendait de faire de la philosophie), à commencer, bien sûr, par ce Platon aux talents littéraires si éclatants duquel elle était extrêmement sensible, voyant en lui le très digne héritier - y compris sur le plan poétique au sens le plus fort de ce terme - des grands créateurs de l'Athènes de Périclès. En fait, comme le montre bien son *Précis de littérature grecque* de 1980 (opportunément réédité en 2002), c'est la lecture de tous les représentants de cette littérature, sans écarter les auteurs de l'époque hellénistique et romaine (même si elle s'aventurait moins volontiers sur leurs traces, tout en reconnaissant leur capacité à renouveler et à transmettre les valeurs propres de l'hellénisme), c'est cette vision globale, disais-je, qui lui permit de retracer l'histoire de diverses notions, les unes singulières, les autres à première vue banales (et pour cette raison fort délaissées par ses devanciers) : par exemple l'exigence, non exclusivement chrétienne, du « pardon » ou cette « douceur » dont elle a montré, dans un ouvrage qui a fait date (*La douceur dans la pensée grecque*, 1979), qu'elle était comme la pierre de touche de la civilisation, chaque époque définissant ses normes en la matière et forgeant au besoin de nouveaux mots pour exprimer son idéal d'humanité ; ainsi en va-t-il du beau

mot *philanthrôpia* (littéralement « sentiment d'humanité », d'où « bonté, « bienveillance », etc.), qui, chose remarquable, n'apparaît qu'au début du IV^e siècle avant J.-C. avec l'historien Xénophon et le rhéteur Isocrate.

Si Jacqueline de Romilly, en raison de sa grande notoriété dans les milieux les plus variés, a forcément été amenée à publier des textes de circonstances, si elle a également, vers la fin de sa vie, produit des œuvres de fiction, en particulier des nouvelles qui témoignent, du reste, d'un sens très vif de la psychologie (et pas seulement féminine !) comme aussi - est-il besoin de le souligner - d'un réel talent d'écrivain, sa production la plus durable sera sans doute celle qu'elle a consacrée, pendant plus d'un demi-siècle, à ses auteurs de prédilection, Homère, Euripide – le poète psychologue par excellence - et d'abord, bien sûr, Thucydide, sans oublier, on vient de le voir, ses travaux sur l'histoire de maints concepts fondamentaux de la culture hellénique. C'est là que se manifeste peut-être le mieux sa rare aptitude à saisir toutes les harmoniques d'un texte ancien, à le rapprocher de plusieurs autres grâce à son exceptionnelle familiarité avec l'ensemble du corpus littéraire, en même temps que son souci permanent de faire partager à autrui l'éblouissement toujours renouvelé que lui procuraient les chefs-d'œuvre de la Grèce antique.

On ne saurait pourtant dissimuler que, malgré la foi qui continuait à l'animer, Jacqueline de Romilly manifesta, en ses dernières années, une réelle inquiétude sur la transmission et la permanence de l'héritage hellénique dans le monde d'aujourd'hui. Rien ne le montre mieux que son livre paru au printemps 2010, *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*, qu'elle présente elle-même, *in fine*, comme son testament, du reste dicté et non plus écrit directement de sa main. Elle y dit certes sa reconnaissance pour tout ce qu'elle a elle-même pu retirer du contact quotidien avec les Anciens mais aussi sa souffrance de « voir aujourd'hui se répandre une tendance à s'en désintéresser », alors que, du fait de la crise actuelle, aucune époque, ajoute-t-elle, « n'a eu autant besoin de notre littérature grecque, du talent qu'ont eu les auteurs (...) pour nous offrir cet exemple de réussite, et pour s'émouvoir de diverses façons de tous les merveilles que représente l'existence humaine en dépit des difficultés et des catastrophes ».

Que cette inquiétude soit en partie fondée, qui en disconviendra ? Pourtant, il n'y a nulle raison de désespérer de l'avenir de l'héritage hellénique, qui est, pour l'humanité, un *ktêma eis aiêi*, « une acquisition pour toujours », selon l'immortelle expression forgée par Thucydide. Même l'enseignement du grec ancien, qui a connu bien d'autres périodes d'étiage mais s'en est toujours relevé, reviendra un jour en force. La disparition de la « Vieille Dame du Quai de Conti » ne marquera donc pas la fin de l'hellénisme français, disons-le avec d'autant plus de conviction que les journalistes - comme toujours avides de simplification - voudront sans doute proclamer le contraire, en croyant rendre ainsi hommage à la défunte. Non, il y a encore en ce pays (et ailleurs aussi, bien sûr) nombre d'excellents hellénistes, y compris parmi les plus jeunes. C'est à eux désormais qu'incombera le devoir de se battre au premier rang (*en promachois*, comme disent les auteurs d'épigrammes funéraires). Puissent-ils le faire avec tout le talent, avec ce don de persuasion, *peithô*, si haut placé dans l'échelle des valeurs helléniques, avec cette passion communicative, « cette ouverture à cœur » (pour reprendre le titre de l'un des romans de Jacqueline de Romilly) qu'aura su y mettre, jusqu'à son dernier souffle, notre très éminente et - pour plusieurs d'entre nous - très chère collègue.